

JACQUES DE LACRETELLE

LETTRES  
ESPAGNOLES

12<sup>e</sup> édition

*nrf*

GALLIMARD







LETTRES ESPAGNOLES

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

LA VIE INQUIÈTE DE JEAN HERMELIN (Grasset).

SILBERMANN (N. R. F.).

LA BONIFAS (N. R. F.).

### NOUVELLES

LA MORT D'HIPPOLYTE (Collection Une Œuvre  
Un Portrait (N. R. F. — *Épuisé*).

LA BELLE JOURNÉE (Au Sans Pareil).

LE CHRIST AUX BRAS ÉTROITS (Éos).

LE CACHEMIRE ÉCARLATE (Trémois).

### CRITIQUE ET MÉLANGES

APARTÉ (Colère. — Journal de Colère. — Dix  
Jours à Ermenonville — (N. R. F.).

TRÉBUCHET (La Lampe d'Aladin).

QUATRE ÉTUDES SUR GOBINEAU (La Lampe d'Ala-  
din).

APERÇUS (Édit. Marcelle Lesage).

### ÉDITIONS DE LUXE

SILBERMANN, illustré de seize gravures au burin  
par J. E. Laboureur (N. R. F. — *Épuisé*).

SILBERMANN, collection « in-octavo », sous cou-  
verture ornée de bois par D. Galanis  
(N. R. F. — *Sous presse*).

JACQUES DE LACRETELLE

LETTRES  
ESPAGNOLES

*Quinzième édition*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI<sup>me</sup>)

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A TROIS CENT  
QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE  
HOLLANDE VAN GELDER, SOUS COUVERTURE TAUPE,  
DONT TROIS CENTS NUMÉROTÉS DE 1 A 300  
ET QUARANTE-CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS  
DE I A XLV.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION  
RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA  
RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1927

## AVANT-PROPOS

*Les lettres qu'on va lire furent écrites par un certain Jacques Legrand. Ce nom étant obscur en littérature, il eût été bon d'y projeter quelque lumière. Mais celui qui publie les lettres se déclare incapable de ce soin.*

*Il reconnaît la plupart des faits mentionnés dans les lettres ; il s'écrie, en tournant les feuillets : « C'est vrai... il a agi ainsi, il pensait de la sorte... » Mais qui est cet Il ? D'où sa naissance ? Quelle fin ? Le signataire de cet avant-propos n'en sait rien et se tait.*

*Ce silence plutôt étrange, joint à certains indices, lui vaudra sans doute d'être confondu, malignement ou non, avec l'auteur de la correspondance. Il se peut, en effet, qu'il ait communiqué à celui qui écrivit les lettres ses propres vues sur le cœur, l'art, la littérature. Allons plus loin, il se peut que, s'il s'était trouvé dans la situation de l'autre, il eût pensé, agi et écrit de même.*

*Mais il rirait bien aujourd'hui si une personne venait lui dire en face que l'homme des lettres et lui ne font qu'un.*

J. L.

## PREMIÈRE LETTRE

Je suis parti ce matin, à une heure où vous étiez sans doute éveillée, sinon debout, mais où il m'a paru, à moi, très insolite d'être dehors, car vous connaissez ma paresse. Peut-être même la croyez-vous plus grande qu'elle n'est. J'ai souvent pensé que je me plaisais à exagérer mes défauts auprès de vous, afin de recevoir vos critiques, qui sont, à tout prendre, des marques de votre attention. Il m'est arrivé de faire la bête exprès pour sentir votre esprit qui s'échauffait contre le mien. Du reste, si je m'avouais les ruses, les calculs puérils, que mon amour m'a fait inventer,

je serais confondu de voir qu'un sentiment si haut, et que je souhaiterais si transparent pour l'un et l'autre, a partie liée avec la sournoiserie ordinaire.

Mais, vous le dirai-je? j'ai peu pensé à vous au moment du départ. L'agitation de R\*, ma propre agitation, les petites vanités du voyageur, m'ont fait oublier que ce jour-là, ni les jours suivants, je ne vous verrais. Si quelqu'un souffrant d'un amour très violent venait me demander un remède, certes il tomberait mal! Pourtant, je crois que je lui conseillerais : « Avant tout n'ayez jamais les mains vides. » Sur le quai de la gare, j'avais dans les mains ma vache (comme dit Chateaubriand) qui était neuve et dont le cuir brillant me réjouissait, un Guide d'Espagne, le *Voyage* de Théophile Gautier, le *Greco* de Barrès, et pour un instant vous avez disparu de mes pensées. J'ai été pareil à

l'homme qui serre très fort un objet insignifiant et perd son viatique.

Toutefois, votre image n'a pas tardé à revenir. Savez-vous ce qui l'a ramenée ? La vue des villes et des villages qui ont passé devant mes yeux. Car, je l'ai remarqué, nous éprouvons tous deux la même curiosité à imaginer une ville inconnue. Combien de fois un nom de ville, tombé dans notre conversation, nous a rendus silencieux et nous a fait rêver ! Peut-être nos rêveries ne se mélangeaient-elles pas. La vôtre vous montrait sans doute la flèche d'une cathédrale, des façades anciennes, de curieux marteaux de portes ; et votre œil, si bien exercé à voler vers les choses belles, même si elles se cachent sous les lignes les plus humbles et les plus usuelles, était comme provoqué par la découverte de la beauté. Déjà je distinguais la flamme qui dore à ces moments

votre prunelle sombre. Dans ma rêverie, la vision de ces choses entraînait bien un peu, mais ce n'était pas tout, oh ! non. Je me disais qu'un jour peut-être nous visiterions cette ville qui paraissait exercer un tel attrait sur votre pensée ; j'imaginai qu'à peine y auriez-vous mis le pied, vous sentiriez un charme si fort qu'il vous forcerait à y demeurer avec moi ; obstacles matériels, désaccord de nos deux natures, tout tomberait, tout s'effacerait ; vous me rendriez les tendresses de nos premiers jours... Riez de moi : vingt fois aujourd'hui j'ai refait ce rêve en cours de route, à Meung-sur-Loire, à Villeperdue (à cause du nom), à Angoulême...

La journée a passé sans aventures et je dirai même sans que rien soit venu accrocher l'imagination. Vous savez combien je goûte le progrès matériel et combien j'y suis assujéti ; ne pas monter dans le train

le plus rapide pour aller de Paris à Madrid ne me serait pas venu à l'idée. Mais que ce progrès dessèche à la longue notre tempérament, voilà qui est à craindre. L'influence des découvertes modernes sur la sensibilité et les œuvres qui en dépendent, m'effraie souvent. De ces nouveautés, certains artistes tirent aujourd'hui des rythmes et des images qui nous touchent, mais c'est qu'ils y apportent leur héritage sensible. Après cent ans du nouveau régime, l'héritage sera bien amoindri, s'il compte encore, et nous serons devenus pareils aux pires Américains du Nord. Car il est clair que tout ce qui est gagné par la vitesse et la mécanique l'est au détriment du cœur. Je faisais cette réflexion en lisant le *Voyage en Espagne* de Gautier. Regardez Gautier (je n'écrirai pas « le bon Théo », j'aime mieux la redite) sur la route d'Espagne. Il monte en diligence,

salue les dames, parle à ses voisins et les fait parler, descend aux côtes, partage ses provisions, interroge l'aubergiste, rit avec lesservantes. Pendant que je reste enfermé dans un étroit compartiment aux parois bleu faux, lui s'agite sous le ciel de Dieu, est prêt à toutes les surprises, fait cent découvertes. « Allez-vous donc devenir sociable et badaud ? » dites-vous en lisant ceci. « Reniez-vous votre manière de vivre et vos pompeux éloges de la solitude ? » Détrompez-vous, je ne renie rien ; je deviens de moins en moins sociable dans le sens étendu de ce mot, mais j'aime de plus en plus à découvrir le cœur. Les deux, à mon avis, vont très bien ensemble. Dix personnes réunies et occupées à parler me font toujours l'effet d'échanger plus ou moins honnêtement de la fausse monnaie ; et elles m'ennuient. Mais si je prends l'une d'elles et la tiens tête à tête, il faut

drait que je fusse bien maladroit, ou elle bien fourbe, pour ne pas entendre de sa bouche quelque chose qui sonne juste et m'enchanter.

D'ailleurs vous savez cela, vous l'avez remarqué, vous m'avez dit que je n'étais pas le même seul à seul et dans le monde. Faites la part de mon violent et constant désir d'aller chercher votre pensée et de l'unir à la mienne, il n'en est pas moins vrai que la confiance, l'aveu, la lèvre contre l'oreille, tout ce que l'on ne recueille que dans le tête à tête, donne à mon cerveau sa pleine chaleur. Qui donc a dit : « Ah ! que je voudrais connaître le faible de chacun ! » J'aime ce souhait. C'est toujours le faible que je recherche chez les êtres ; par là se nouent les liens les plus forts. Eh ! bien, comme le train quitte Bordeaux, je pense que je viens de faire un trajet de plus de cent lieues ; j'ai tra-

versé je ne sais combien de villes, entrevu des milliers d'êtres, et je n'ai connu le faible de personne.

Comme je comprends F\*, qui voyage à pied, G\*, qui monte dans la troisième classe du train ! La poésie du sleeping, quoi qu'en dise Barnabooth, n'est rien auprès de celle qu'elle nous a fait perdre.

Nous entrons dans les Landes et le soleil touche l'horizon. J'ai eu tout à l'heure une vision qui infirme un peu ce que je vous disais sur les rapports de l'art et des choses modernes : c'est le poste de télégraphie sans fil installé à Croix-d'Hins.

Imaginez un vaste espace de sable, et, là, huit pylones effilés et si fins qu'on les dirait faits de cordages. Ils se détachaient sur un fond de ciel bleu turquoise. Je n'ai vu cela qu'en éclair, mais il m'en reste une impression très forte. Assurément,

nous devons nous préparer à de nouvelles incarnations de la beauté, et, si énigmatiques qu'elles nous paraissent, nous ne pouvons refuser à aucun artiste le droit de les pressentir. J'ai pensé à ce panneau de Dufy, dont on fait maintenant une tapisserie à Beauvais. Le connaissez-vous ? Mais non, puisque vous n'avez jamais voulu venir me voir à Beauvais. Il représente une vue de Paris, dessinée rue par rue, à la manière d'un plan ; il est d'un ton bleu, justement celui du ciel à Croix-d'Hins ; et, dans le bas, la tour Eiffel se dresse au-dessus d'une large bordure de grosses fleurs.

Maintenant, nous sommes au milieu des Landes. Vers l'est, il fait déjà sombre. Le soleil, qui est de l'autre côté, pose son reflet sur la vitre à travers laquelle je regarde ; et la boule rouge semble sauter

de pin en pin et propager le feu dans la forêt. Je me laisse volontiers absorber par la contemplation des reflets, des ombres et de tout ce qui nous présente une vision indirecte des choses. Je m'imagine que cette vue seconde décompose les objets, comme le prisme fait la lumière, et nous aide à connaître un peu de l'invisible.

La nuit, ou presque. Bientôt va venir l'heure qui, à Paris, est la mauvaise heure de mon amour. C'est lorsque je rentre chez moi après une soirée où j'ai été privé de vous. Je devrais travailler ou dormir. Impossible. Reprendre mes papiers me semble aussi intéressant que remettre debout un château de cartes ; et je repousse le sommeil, cette forêt obscure où j'entendrai vos pas sans vous rejoindre. Alors, le plus souvent, je ressors et marche par les



*nrf*